

Présentation de l'œuvre de Natalia Blanch, par Christophe Depaus

« Go-en », « serendipity », l'auguste fortune de la rencontre...

En poussant la porte de mon dojo, c'est pourtant elle qui m'invita dans son monde. Un monde en équilibre à la frontière du visible et de l'invisible, où le clignement d'œil accommode le battement du cœur. « Regarde d'abord avec tes yeux » me disait mon maître « puis regarde sans... », invitant à dépasser la recherche strictement formelle d'une œuvre chargée de sens multiples.

L'œuvre de Natalia Blanch est l'écho subtil de l'aïkido qu'elle pratique, variant les techniques et les supports, capturant le temps qui s'écoule dans l'espace insaisissable mais qui s'offre pourtant, comme mémoire universelle des confessions du moment. Des confidences minutieuses et rares, précieuses et lentes, révélant des émois et meurtrissures d'une réalité extérieure prise en contrepoint d'une sensibilité écorchée et créant – comme le dit Russell – l'harmonie et donc la possibilité. Des secrets dévoilés par un fil traversant des souvenirs, des pochoirs repeignant l'espace de lettres coupées, des figures poinçonnées aux limites du crissement du papier comme pour lui épargner une douleur, des broderies cerclant des cartons enchâssés et créant d'improbables fossiles. Des chuchotements qui feraient feu de tout bois, ne perdant rien mais transformant tout, troquant volontiers l'autosuffisance contre l'infinité offerte par la métamorphose. Ainsi les paroles aériennes, inaudibles aux oreilles de ceux à qui elles étaient destinées, feront vibrer l'eau et nourrir la terre pour renaître sculptées dans du métal... Cet imbroglio de matériaux est autant de renaissances, confiant au pouvoir de la transformation, la surprise de la création.

L'œuvre de Natalia est sensuelle, corporelle, plastique et spirituelle. Le réel est plissé, stratiforme, recomposé de fragments, œuvre lente, presque géologique où l'éternité est contenue dans l'instant de chaque geste. Des squelettes de papier naissent d'une configuration de fils coupés, créant un récipient pour contenir la brisure, non pas son résultat mais l'acte lui-même, comme un va-et-vient entre l'essence et la substance, la recherche du fil qui actionne le frémissement mais aussi le retient. Parfois la quête semble prendre une pause, au détour d'une peinture figurative, simplement posée comme une offrande ou une question. Elle repart ensuite pour révéler la lumière des ombres et relier le Ciel à la Terre, rendant ainsi hommage à un arbre totem, celui érigé en gardien de l'atelier. Un arbre qui inspire Natalia, comme un ami intime... Un ami commun à Natalia et Erica, du moins comme idée de la manifestation sensible, un premier signe d'une syntonie entre les deux artistes...

Un regard microscopique fait jaillir l'immense dans l'intime jusqu'à l'immatériel. L'exsudation de sels de béton saisie en gros plan par Erica trahit presque l'impudique, ce que la matière chercherait à nous cacher et n'est pas sans rappeler le relief fragile, ambulacraire du papier piqué de Natalia. Ce coin de plafond aux arêtes torturées, symbole d'une réalité brute, sans équivoque, confie pourtant à l'objectif de la photographe, son autre nature : une figure indécidable. Tout comme ces créations du *furoshiki* liant l'espace mais s'offrant telles des formes de Penrose, elles aussi impossibles et pourtant... Une mise en abyme du réel jusqu'au trompe-l'œil, une recherche de funambule sur l'infinitésimal qui sépare le manifeste de l'inattendu, une langueur engendrée par l'alchimie de l'observation et de la création, de la méticulosité et de la patience et qui pourtant se laisse déchirer par le flash impromptu d'une couleur vive tel ce rouge éclatant comme la poussière de cinabre.

A l'instar de toutes les rencontres, le murmure des âmes rapprochant les êtres, laisse bientôt la place à une vibration commune née de l'essaimage mutuel, tel le produit sublimé d'une fertilisation croisée. C'est cette co-création indépendante que l'exposition donne à découvrir. Le fruit d'un échange et d'un mélange des cœurs à la faveur d'une relation épistolaire entre deux femmes artistes, révélant un lien organique en dépit des changements formels et semant les graines d'une synergie

créatrice au plus près de l'esprit...

Christophe Depaus.